

VOL D'ESSAIMAGE

(La coccinelle et le pissenlit)

V.G

7 POINTS



Coccinelle
Nuit embrouillée
Impossible d'écrire



Décrire ton hésitation
A t'envoler
Ta presque maladresse



A ton retour
Tes ailes qui se replient
Mystérieusement



Décrire ta petitesse
Et ton élégance



La grâce de tes balancements
Sur le contour d'un pissenlit translucide



Les yeux malicieux
Posés sur toi



Toute la nuit
Cette ritournelle
Envahie par une coccinelle

15/04/20

FABIENNE FAURY

COCCINELLE

Le monde est coccinelle.

D'abord, le feu originel.

Au cœur de la terre, mines de charbon puis bague de rubis à son doigt.

L'eau vagabonde. Les algues de la mer Rouge, les profondeurs de la mer Noire.

Coucher de soleil sur la baie avant les ténèbres.

Le règne animal approche.

Ibis rouge et noir de jais. Passe le piranga écarlate. Croassent les corbeaux.

Aucun mouton noir ne veut de l'amitié d'un lapin albinos.

La muleta affole le taureau.

Dans l'eau, cohabitent les carassins dorés et les lieux noirs.

Le végétal peut s'installer en douceur.

Cerise à la réglisse ou framboise au cachou.

Et pourquoi pas une tomate noire de Crimée.

Les arbres se parlent de frondaisons en frondaisons. Echos d'ébène sur acajou.

Voyant de telles merveilles, l'Homme, curieux, s'approche. Mais les débuts s'avèrent difficiles. On broie du noir. On se fait un sang d'encre de Chine. On trinque ballon de rouge contre Pinot noir et on devient rouge de honte ou noir de colère.

L'esclave numide défaille sous la brûlure du fer incandescent.

On vire parfois au rubicond, au cramoisi, à l'écarlate face à l'obscurité qui angoisse. Pour un peu, on voudrait presque croire à la magie, noire ou rouge.

Mais on avance.

Les guerriers Massaï peaufinent des ruses de Sioux.

Rouge Pékin contre noire anarchie.

Lénine aurait condamné Joséphine Baker.

La pourpre cardinalice écrase la frêle soutane des curés de campagne.

« Vous ne pouvez pas, Monsieur le Procureur Général, infliger une telle peine à cet homme » disait l'avocat à la barre.

Heureusement, les artistes entrent en scène.

Henri Beyle, dit Stendhal, se met à écrire.

L'Outrenoir de Soulagès répond au rouge Matisse.

Moulin Rouge et Dahlia Noir.

« La mariée était en noir » selon Truffaut mais « le rouge est mis », répondait Gabin.

On respire mieux. La vie devient plus supportable.

On peut la petite robe noire et les chaussures Louboutin, avec Ferrari et caviar assortis.

On ose œil de Khôl et Rouge Baiser.

Rien ne va plus : le 11, noir, impair et manque. Vous pouvez rejouer, jusqu'au bout de la nuit. La roue tourne infatigable. Le 34, rouge, pair et passe.

Vous voyez bien que la Vie est un jeu et que le monde est coccinelle.

CHANTAL ROGNARD

LA COCCINELLE ET LE PISSENLIT

C'est la fin de l'été.
Les pissenlits sont montés.
Leur dernier cadeau avant la chute :
un plumet blanc et rond comme un parachute.
Un panache de chevalier.
Une boule de neige pour les fées.
Un pompon duveteux et délicat,
ultime costume d'apparat.

Une coccinelle étourdie,
ivre d'un vol sans répit
se dit "chic! de la barbe à papa !
Je vais m'en fourrer jusque-là !"
Elle se frotte le bidon
et amorce sa descente
vers le bonbon tout rond.
De ses mandibules,
elle croque dans la bulle.
Une fine aigrette lui entre dans le nez
la faisant dix fois éternuer.
Ces sursauts répétés sont fatals
au pompon qui, lamentablement s'étale.

La coccinelle
qui ne brille ni par la vue,
ni par l'odorat,
roule dans l'herbe
frêle,

dessus cul
et se retrouve dans l'embarras.

"Pourvu que personne ne m'ait vue"
se dit-elle tout bas.
"Pour être honnête,
je ne veux pas porter des lunettes.
Mais j'y vois de plus en plus flou,
il faut que j'aille chez Afflelou!"

tête par-

MARIE-ALIX TILLOY

Il n'est jamais trop tard pour venir, petite coccinelle !
Viens vite gazouiller dans notre jardin printanier
Où fleurissent couleurs, odeurs, senteurs
Où bruissent abeilles et petits oiseaux
Où sautille le joyeux écureuil
Aller ! dansons, faisons la fête !
C'est le printemps, bientôt le déconfinement !
Et vivement de nous retrouver !

JOSETTE MAURICE

La petite coccinelle et le pissenlit

Dimanche 12 avril : Pâques !
Les cloches confinées à Rome
Prennent leur essor dans un joyeux tintamarre,
Pressées de déposer leurs précieux cadeaux
Qui feront la joie des petits et des grands :
Un œuf de Pâques !
Elles vont retrouver leur lieu de prédilection.

Soudain, l'une d'elles, la plus petite,
Aperçoit son œuf décoré.
Une coccinelle, habillée en rouge et noir
Est agrippée à l'anse de son attache.
Elle a peur.
La petite cloche descend près du sol,
Un pré ! et dans ce pré un pissenlit attardé,
Ses aigrettes encore bien fournies.
L'œuf tombe et la petite coccinelle
Ouvre ses ailes et se pose, aérienne,
Sur le nid douillet des aigrettes.
Le pissenlit un peu endormi,
Regarde, médusé, cette visite
Inespérée par les temps qui courent !
Il se redresse un peu
Donnant plus d'équilibre
A son lieu d'accueil.
La petite coccinelle, mutine,
S'installe confortablement.
L'œuf au pied du pissenlit est cassé.
La petite coccinelle a faim.
Elle vole vers le festin offert.
Elle se repait et, se tournant
Voit le pissenlit un peu triste.
De sa petite bouche, elle picore,
Et propose au pissenlit
Ce petit régal !
Et c'est ainsi que le pissenlit
Devint tout marron, la coccinelle aussi.
Ils eurent beaucoup de petits multicolores
Qui vous souhaitent :
Bonne fête de Pâques !

JOSETTE DAUPHIN

« J'étais au lit quand j'ai entendu le bruit de la grille. J'ai tendu l'oreille. Il n'y avait pas d'autre son. Mais, pour la grille, j'en étais sûr. »

Elle se dit qu'il devait être tard car, d'habitude, elle se réveillait très tôt, et dans son lit, bien au chaud, elle écoutait les oiseaux chanter : à cette époque du printemps, pleins de courage et d'optimisme, ils préparaient leurs nids. Elle essayait souvent, pour s'amuser, d'interpréter leurs chants ou plutôt leur langage. Petits cris de contentement, sifflements joyeux ou scènes de ménage ? C'était drôle et fallacieux de leur attribuer des comportements humains.

Donc, pas un bruit, les petits travailleurs s'étaient sans doute envolés vers d'autres tâches.

Avait-elle rêvé ? elle avait dû rêver, car, d'habitude, c'était le son aigrelet de la petite cloche rouillée suspendue à la grille qu'on entendait le matin.

A travers les persiennes, elle sentait jusqu'au lit de tendres tranches de soleil caresser sur les pieds, sur tout le corps.

Puis, l'odeur du café, en subtiles volutes, lui parvint. « Grosse paresseuse, tu t'es rendormie » se dit-elle, et Anne Marie est en train de préparer le petit déjeuner. Tintement de vaisselle.

Il fallait se lever. Maintenant, c'était l'odeur du pain grillé qui s'infiltrait dans la chambre.

Elle entendit sonner neuf heures au clocher du village. Vite, vite, toilette de chat, s'habiller : voyons ! oui, la robe en fin lainage, si douce mais néanmoins chaude : on n'est qu'en avril après tout et en avril, ne.....

Sa chambre était au rez-de-chaussée : plus pratique... Dans le temps, le temps de Roland, leur chambre était à l'étage.

Ils étaient bien tous les deux, dans leur confinement. Ils descendaient ensemble l'escalier, il l'emmenait faire un tour au jardin. Ils n'avaient jamais été aussi heureux, jusqu'au jour où.....

Du coup, ses enfants avaient insisté pour qu'elle s'installe au rez-de-chaussée.

Le couloir, puis la porte de la cuisine qui grince, Anne-Marie et son gentil « Bonjour ». Elle s'assied. Le café sent bon, elle tend la

main. Un geste un peu trop vif : le bol tombe et se casse. « Ce n'est rien, Madame Irène, ce n'est rien ». Mais elle, les mains sur les yeux, les yeux dans les ténèbres, elle a envie de hurler. Oui, ce n'est rien, son cœur se calme.

Caressant les flancs lisses du nouveau bol posé devant elle, elle boit lentement son café.

7 avril 2020

JANOU SAILLANT

Lettre du Maire de la commune de COCCI-LE-VIEUX à ses administrés.

Mes chers administrés,

Il y a quelques jours, vous avez pu, comme moi, découvrir dans la presse locale la charmante fabulette « La coccinelle et le pissenlit », dont l'auteure n'est autre que l'une des nouvelles habitantes de notre belle commune.

Nous la remercions pour le rayon de soleil qu'elle nous a offert, bienvenu par les temps difficiles que traverse notre pays. Nous avons donc souhaité la rencontrer, et lui avons proposé de confier son texte à notre instituteur afin qu'il le fasse apprendre en récitation à ses élèves de CM1 et CM2. La compassion de la coccinelle devant la peur du pissenlit est édifiante, et la photo fort jolie. Madame R.D. a accepté avec plaisir.

Mais, au cours de notre entretien, nous avons découvert que le cliché avait été pris dans les champs d'un agriculteur nouvellement installé dans la commune. Rien à redire à cela sauf que ce propriétaire fait, depuis peu de temps, l'objet d'une enquête de nos services... Nous savons qu'il a acheté ce terrain - 2 hectares - pour y construire, nous avait-t-il dit, une vaste maison avec dépendances. Or, d'après nos renseignements, il est en pourparlers avec une importante société étrangère qui fabrique - devinez quoi ? - des pesticides et des désherbants chimiques !

Nous sommes en période électorale, vous ne l'ignorez pas, mes chers administrés.

Même si la reprise de la Campagne est encore loin. C'est pourquoi les Ecologistes de la commune ont décidé de s'intéresser à l'affaire ; vous connaissez leurs convictions, leur volonté d'améliorer le sort de leurs concitoyens en revenant à une Nature faite pour l'Homme. Ils sont arrivés en bonne place au premier tour...

Faisons-leur confiance ! Aidons-les à sauver les coccinelles et les pucerons dont leurs larves ont besoin pour grandir. Protégeons les pissenlits d'une mort infâme donnée par des mains assassines. Offrons-leur une fin digne en les enlevant doucement à la terre qui les a nourris.

Donnons-leur dans nos assiettes une place de choix en relevant leur goût avec un assaisonnement digne d'eux ; faisons en sorte

qu'une jeune pousse de pissenlit ne pleure pas en pensant à son « pépé » parti

parti dans le silence...

Evitons-lui le désherbant, ce traître qui tue sournoisement !

En tant que maire de Cocci-le-Vieux je vous demande de réfléchir à l'avenir de cette commune que je dirige depuis 15 ans. Je lui ai donné tout mon temps, mon énergie. Mes valeurs sont celles de la France, celles que notre pays honore, dans la transparence et l'efficacité, dans cette période de troubles inquiétants. Mon château, je l'ai mis à la disposition de mes concitoyens pour les fêtes locales. J'ai toujours défendu la cause des plus fragiles. J'ai toujours veillé sur nos terres, sur nos biens. Je suis fier de ce que j'ai fait.

Je suis devenu écologiste après une longue réflexion ; j'espère que vous me suivrez.

Mes chers administrés, je terminerai en remerciant notre poétesse qui, sans le savoir, va nous permettre de suivre le seul chemin qui vaille la peine de se battre : celui de la reconnaissance que nous devons à la Nature !

A bientôt. Ayons foi dans l'avenir et sauvons les coccinelles !

Gaëtan Saint- Sauveur, maire de Cocci-le- Vieux.

8 Avril 2020

JOSET SURREL

Vole au vent
S'apprêtant à essaimer
un pissenlit, surpris, sentit
sur ses aigrettes, un insecte se poser
sans façon, comme chez lui.
Que fais-tu là bel intrus ?
Ne vois-tu pas que je me meurs ?
Bientôt je ne serai qu'un capitule nu
Planté là comme une erreur.
J'ai accompli mon destin
Je peux partir l'esprit serein.
Chacune de mes graines envolées
Dira au vent la terre à féconder.
Accompagne leur envol
Viens me dire si chacune
a bien joué son rôle :
« Dire partout à la une
à la lune et à la hune
que le noble pissenlit n'est pas mort
tué par les pesticides au phosphore »

*Note : Ni fable ni conte, une faonte ou un coable ?
Allez savoir, par les temps qui courent, tout est permis*

JOSET SURREL

Une vie blessée Le vieil homme marche devant, tête baissée, les épaules tombantes qui, de derrière, font penser à un écolier. Son enfance s'accroche encore à ses pas. Son cartable courbe son dos. Il se revoit, au petit matin, marchant dans la colline. Il se faufile entre les rochers et les genêts. Son pas alourdi par une paire de sabots, faits par le Père, claque dans le silence. L'école est là-bas, dans la vallée. Il va le mollet souple, le regard éclairé par le soleil levant. Chaque pas le rapproche du clocheton qui scande les entrées et sorties. Bientôt apparaît l'arbre à poils à gratter, puis la cour sans barrière... Son École ! ses copains, son Maître, la carte de France, le tableau noir, l'odeur poudrée de la craie. Il en rêve encore. Il rêve de leçons de choses, de pays inconnus, de la Révolution. Il rêve de tous ces mots, ces idées qui l'ont fait plus tard instituteur : Monsieur l'instituteur. Il n'a pas eu le temps de vivre son métier ni ses amours, la guerre l'a cueilli trop tôt. Il s'est retrouvé dans l'enfer des tranchées, sur une terre creusée par les obus, sous un ciel décoré de zeppelins, d'avions semant la destruction. Il a pillé des villages pour pouvoir manger, il a porté des messages sous le feu de l'ennemi, il a traîné des amis blessés qui se mouraient. Il a eu faim, il a eu froid, il a eu peur. Son dos s'est voûté sous le poids du barda, sous la bêtise des ordres contradictoires. La démarche ailée de sa jeunesse s'est alourdie d'un pied blessé, ses poumons se sont flétris sous l'effet du gaz ypérite. Son regard s'est assombri, s'est détourné des chevaux éventrés, des soldats abandonnés morts, de l'ami fauché jambes repliées sous lui dans une ultime gémissement. Il est rentré malade, visage fermé, jamais il n'a dit ces trois ans d'enfer. En cachette il a écrit sa guerre dans un carnet à couverture en moleskine noire qu'il a caché au milieu de ses dossiers. Il a repris son chemin de vie, a eu femme, enfants. Il a souri aux repas de famille, il a souri sur les photos de mariage. Il a essayé d'être heureux. Il a cru que c'était possible. Aujourd'hui il sait que sa vie est restée là-bas, derrière lui, il sait qu'il n'est plus qu'un homme promis à la mort depuis sa jeunesse, il avance vers elle tête baissée, épaules tombantes. Joset Surrel

Rolande DUCRET

La coccinelle et le pissenlit

Dans l'herbe une coccinelle volait,
En terre, un pissenlit pleurait.
Que t'arrive-t-il ami, dit-elle,
tout en l'effleurant de son aile.
On va m'arracher la racine,
puis me manger, répondit-il.
Te manger en es-tu certain ?
Oui, en salade avec du thym.
ou accompagné de lardons,
C'est selon,
Avec des fèves séchées sucrées,
ou bien avec des œufs mollets.
C'est le sort que connut pépé !
Je ne veux pas finir ainsi.
Que peux-tu pour moi, je t'en prie ?
Je vais te tournoyer autour
Comme si je te faisais la cour,
Et mes élytres flamboyants
Frémiront d'amour dans le vent.

Et c'est ainsi,
Que le pissenlit
Ne fut pas cueilli.

Peu importe son gabarit
Que l'on soit géant ou petit,
On est toujours assez malin
Pour faire un clin d'œil au destin.

MARIE-ALIX TILLOY

La coccinelle et le pissenlit

« Marie, vole, vole, vole
Si tu t'envoles il fera beau demain ! »
Mais oui ! il fait beau, le printemps est là !
La petite « bête à bon Dieu », ouvre ses élytres
Déploie ses ailes transparentes
Et la voilà partie, vers la pelouse fleurie
Où l'attendent les fleurs jaunes du pissenlit
Un des premiers fleuris,
Avant de voir éclore la multitude de couleurs,
De toutes cette riche prairie,
A chacune la sienne !
Mais aussi où des insectes gourmands,
Ont déjà déposé leurs petites larves
Qui vont se nourrir des feuilles naissantes.
Alors vite la coccinelle arrive
Pour faire un petit peu de ménage
Et mettre ordre et harmonie,
En dévorant les envahisseurs trop gourmands
Et protéger ce joli champ qui se réveille
Elle va, vient, et protège la beauté,
Et l'équilibre de la nature,
Et la grosse fleur jaune du pissenlit,
Sera comme un soleil au milieu de la pelouse,
Le papillon viendra danser,
L'oiseau chanter
L'abeille butiner,
L'escargot flâner
Au milieu des senteurs, et des couleurs
Le printemps est là,
Partageons le bonheur
De la coccinelle et du pissenlit

« Le vieil homme marchait devant, tête baissée, les épaules tombantes qui de derrière faisaient tantôt penser à un homme promis à la mort, tantôt à un écolier. »

JOSETTE MAURICE

« Le vieil homme marchait devant, tête baissée, les épaules tombantes qui de derrière faisaient tantôt penser à un homme promis à la mort, tantôt à un écolier »

Il marchait d'un pas régulier, les mains dans le dos, tête baissée, droit devant lui, avec de temps à autre un regard de côté. Quelque chose ou quelqu'un accrochait ce regard, un regard un peu mort, mais qui pouvait parfois s'émuouvoir et laisser filtrer un peu de lumière.

Le rythme de sa respiration changeait comme s'il se réveillait, et un sourire flottait comme évanescent. A quoi, à qui, songeait-il ? Depuis plusieurs années, la mort de sa fille Anita, le terrassait. Sa vie était morte avec elle. Est-ce un joli souvenir d'elle qui avait fait naître ce sourire ?

Non, semblait-il, un écolier, sac à dos, pliant légèrement sous le poids de livres et cahiers, l'avait arraché, pour un instant, à sa morosité. Il le regardait avec curiosité. Souvenirs anciens peut-être de sa jeune époque de scolarité ou émotion de prémonition pour l'avenir de cet être en devenir ?

Sa vie à lui s'était déroulée avec succès entre cinéma et théâtre. Mais à présent, son cœur n'avait plus l'allant de créativité. Retiré chez lui, ses compagnons, les livres, lui redonnaient un peu de souffle. Ses visites régulières à la petite librairie étaient ses principales sorties. La libraire qui le connaissait bien le laissait musarder dans les différents rayons. Seules semblaient surtout l'intéresser les dernières parutions. Sa curiosité s'éveillait et parfois un sourire ironique apparaissait. Il ne donnait jamais son avis, laissant le libre arbitre de chacun se faire une idée.

Son avenir est réduit à une peau de chagrin. Il le sait. Malade, il attend la délivrance, la fin de ce calvaire qu'il endure depuis la mort de sa fille. Son chagrin n'a pas trouvé sa consolation.

Il marche en rêvant.

31/03/2020

ROLANDE DUCRET

Enracinement

« Le vieil homme marchait devant, tête baissée, les épaules tombantes qui de derrière faisaient tantôt penser à un homme promis à la mort, tantôt à un écolier. »

Homme et enfant. C'est ce qu'il était à la fois tandis qu'il ressentait cette morsure qui comme à l'habitude ravageait ses journées.

Les mêmes fantômes, les mêmes mots revenaient encore et toujours...

- Drôle d'héritage...Maître, oui, drôle d'héritage ! Pourquoi cette vieillerie habitée par la haine a pensé à moi ! Je ne l'ai jamais revue, pas même aux obsèques de mon oncle, ça doit faire au moins quarante ans. Vraiment, je ne comprends pas.
- Comment pouvez-vous haïr à ce point après tant d'années ! Alors, on regarde cet héritage ou préférez-vous que l'on parle ?
- Ah ! Oui, parler. Parler de ma vie que cette vipère a gâchée. Parler de ma vie diluée dans l'alcool. Parler de ma vaine recherche d'un rond de lumière où me réfugier. Parler avec l'espoir de me débarrasser de mes fantômes.

Enfant, mes parents me traînaient chez mon oncle et ma tante. « Il faut aller présenter nos vœux, ça se fait dans ma famille », décrétait chaque année ma mère. Mon père, plus animal de salon que grand fauve, approuvait.

Cette année-là, je m'étais rebellé pour la première fois. Je venais d'avoir douze ans.

- Non, non et non ! D'abord il faut se mettre en dimanche et puis jamais d'étrennes et puis ça sent le vieux dans leur maison et puis j'ai même pas de cousin avec qui jouer !

Rendu fort sans doute par ce soutien inattendu, mon père avait enchaîné :

- Avec une musette en guise de soutien-gorge et des barbelés dans le porte-jarretelles, ta tante aurait découragé un légionnaire !

Ma mère, stupéfaite, avait levé les yeux au ciel, haussé les épaules et nous étions partis.

Nous ne devions plus les revoir. Mais cette ultime visite fut si violemment inscrite en moi que j'en ressens toujours la morsure.

Même la maison était inhospitalière : murs écaillés sans photo ni tableau, portes sombres alignées comme dans un monastère le long d'un long corridor. Soleil et vent n'entraient pas dans la bâtisse où stagnait la puanteur de vieux souvenirs.

Près d'une fenêtre, les charentaises en V sur un repose-pieds au velours élimé, mon oncle, vrai paquet de misères, vêtu de son sempiternel pull gris comme ses dents garde-manger, ronflait, avachi dans son fauteuil, tête pendante. La peau de son crâne couverte d'un duvet vapoureux m'évoquait le corps d'un poulet plumé prêt à flamber. Sa bouche entrouverte mêlait un filet de bave sale à une terrible bouillie de sons. Il faisait plus vieux que son âge : il avait sûrement ses raisons. Flottaient autour de lui des vapeurs de bière, de vieille bière, celle qui sédimente dans les organes et qui clapote au fond de l'estomac depuis des lustres. Ma tante, à la laideur d'origine, m'avait tendu une joue molle que j'avais juste effleurée de peur de m'accrocher aux barbelés. Elle nous avait indiqué la salle à manger glacée, sans un mot, d'un coup de menton. Alors seulement ses lèvres d'acier, fines comme des lames avaient craché des mots en direction des chaises cannées sur lesquelles nous pouvions nous asseoir. D'autorité, elle avait mouillé nos verres d'une larme de vin de pêche fabrication maison.

Au-dessus de la commode un mauvais miroir me renvoyait mon profil. C'est dans cette glace que les yeux de ma tante qui voyaient tout, surtout ce qu'ils n'auraient pas dû voir, avaient épinglé mon regard. Elle avait souri, d'un abominable sourire avant de persifler :

« Avec tes pattes trop courtes, ta peau luisante, ta figure toute plate, tes gros yeux qui te sortent de la tête, ta bouche pendante, tes oreilles décollées, t'es comme moi, crapaud, t'es pas beau. »

Elle me fixait, plantée là dans toute sa masse, avec quelque chose de dur, de menaçant et cette aversion lui apportait une force de plus, la haine. Haine pour moi mais pas seulement. Haine pour le monde entier, pour tout ce qui avait à ses yeux le tort de vivre. Appuyée sur sa canne, les coins de la bouche abaissés dans un indicible dégoût, le regard perdu, elle s'était mise à soliloquer, justifiant sans doute une logique tordue à l'auditoire logé dans sa caboche.

Ma mère s'était tournée vers moi et au mouvement de sa gorge j'avais compris qu'elle avalait sa salive comme pour s'excuser de ne pas pleurer, comme pour s'excuser de m'avoir imposé cette épreuve. Mon père regardait ailleurs, comme s'il n'avait pas entendu. Deux grosses larmes avaient brûlé mes paupières. Cette vipère venait de m'inoculer son venin qui allait se répandre en moi comme une maladie, lente et inexorable. Je prenais pour la première fois conscience de mon physique disgracieux.

Mes parents étaient sortis dans les brumes visqueuses du soir. Il faisait noir, il faisait froid. Je les avais suivis machinalement, frissonnant dans ma veste trop légère pour la saison. Les gouttes de pluie qui tombaient des corniches et des balcons me coulaient dans le cou et me gelaient le dos. Tout était devenu glacé.

Nous ne sommes jamais retournés dans la grande maison froide, mais les grosses larmes sont restées et elles ont fait leur chemin, croyez-moi ! Car à partir de ce jour j'ai commencé à mesurer avec effroi la route que j'allais avoir à parcourir, une route sur laquelle je serais seul à cheminer, le cœur humide, le regard serré, les larmes écrasées sous les paupières fermées très fort, maîtrisées, avec pour escorte d'invisibles mais d'infâmes soldats.

- Convenez-en, Maître, outre mon visage, je suis bel et bien locataire d'une enveloppe charnelle que personne ne m'envie !

Sans un mot, Maître Fless me tendit un paquet minutieusement enveloppé de papier kraft et scotché avec soin. A l'intérieur, le mauvais miroir sur lequel était écrit en rouge :

« Avec tes pattes trop courtes, ta peau luisante, ta figure toute plate, tes gros yeux qui te sortent de la tête, ta bouche pendante, tes oreilles décollés, t'es comme moi, crapaud, t'es pas beau. » Cadeau !

Le vieil homme et...

Le vieil homme marchait devant, tête baissée, les épaules tombantes qui, de derrière, faisaient tantôt penser à un homme promis à la mort, tantôt à un écolier. Son pas était régulier, ses mains croisées dans le dos : sans doute savait-il où il allait. En effet, au premier croisement, il obliqua sans hésitation sur la gauche, et ne tarda pas à s'arrêter devant une librairie dans laquelle il entra.

Je l'attendis.

Il en ressortit avec un sac... et le livre qu'il contenait devait être précieux, car sur le visage de son propriétaire flottait, léger, un sourire complice...

Moi, je savais.

Le vieil homme reprit son chemin, en direction du petit parc ; il s'assit sous un grand platane, le paquet sur les genoux ; il ne l'ouvrit pas tout de suite : il savourait l'instant d'avant, celui de la découverte. Alors je m'éloignai....

Moi, je savais.

Je savais qu'à partir de cet instant, il oublierait sa solitude, son corps devenu parfois son pire ennemi, et qu'il endosserait une fois encore la blouse grise de l'écolier, celle-là même qu'il portait lorsque son maître- monsieur l'Instituteur- avait émerveillé ses élèves en leur parlant de son voyage en Egypte...

Le petit paysan qu'il était avait ressenti une émotion inconnue devant les photos où l'on voyait les felouques glisser paresseusement sur le Nil, le long des berges verdoyantes d'où s'envolaient les ibis. Une vague d'amour l'avait emporté vers ce pays lumineux qui devait sa vie à un soleil qui éclairait le monde ...

Fils et petit-fils d'agriculteurs, il avait très tôt montré une passion pour la lecture. Lorsqu'il allait « en champ » avec les vaches de son père, il emportait un livre d'Histoire, souvent.

et restait là, assis dans l'herbe, au soleil, oublieux du monde qui l'entourait. Je me tenais devant lui, mais il ne me voyait pas...

Les années avaient passé. J'aurais voulu être toujours auprès de lui, mais je ne le pouvais pas. Dans les lycées où il enseigna, je ne l'approchais que lorsqu'il lui arrivait de traverser le préau ou la cour ; et encore lorsque les circonstances s'y prêtaient !

Il ne se maria pas, n'eut pas d'enfant, mais des amis fidèles ; j'aimais les voir réunis autour d'un bon repas, les entendre rire aussi pour des riens. Personne ne me remarqua jamais car je savais être discret ...

Mais je parle, je parle... le platane est toujours là, mais lui... ? Ah ! Il s'est levé et repart doucement, tête baissée, épaules tombantes... c'est bien lui, avec la pochette qui contient le précieux livre. A sa façon de poser les pieds sur le sol, je retrouve le petit garçon qui foulait la terre où il était né, évitant les premières pâquerettes du printemps...

Et je savais...

Je savais qu'en arrivant au seuil de sa petite maison de province où il avait choisi de faire retraite, il se pencherait, devant la porte, vers le chat qui l'attendait ; il passerait doucement sa vieille main sur le pelage noir et, ils échangeraient un regard complice et plein de tendresse. Une fois de plus, j'envierais cette connivence, car moi, son ombre depuis toujours, qui ne prends vie qu'avec le soleil il m'a été refusé de croiser, au moins une fois, ce regard bleu...

...ce regard dans lequel il aurait lu que je l'aimais.

J. H. ...

J'étais sur mon lit, quand j'ai entendu le bruit de la grille, j'ai tendu l'oreille, il n'y avait pas d'autre son. Mais pour la grille

MARIE-ALIX TILLOY

J'étais sur mon lit, quand j'ai entendu le bruit de la grille, j'ai tendu l'oreille, il n'y avait pas d'autre son. Mais pour la grille

C'était son sourire ! le facteur venait de déposer la lettre d'un ami dans la boîte. Mais je profitais d'une petite sieste après le déjeuner. Je rêvais ! la fenêtre grande ouverte sur un ciel lumineux, d'un bleu, tout pur, sans nuage, sans trace d'avion, Le calme ! le silence de la campagne !

Au loin, très loin, de temps à autre un chien devait peut-être mettre de l'ordre dans le troupeau, il faisait chaud, les oiseaux se taisaient !

Tout à l'heure je sortirai, j'irai me promener près de la rivière pour l'écouter courir sur son lit de cailloux, regarder les jeux d'ombres et de lumières à travers le feuillage des arbres, voir sauter une grenouille dans l'eau, cueillir une violette pour la sentir en fermant les yeux pour goûter le calme de l'instant présent, et je continuerai de rêver !

CONFINEMENT

FABIENNE FAURY

MARS 2020 OU AVRIL OU MAI OU.....

Dans ce vieux livre d'histoire, poussiéreux et tout craquelé de cuir, on pouvait lire page I - V que « le 18 août 1227, à sa mort, Gengis Kahn avait conquis un immense empire, allant des confins orientaux de la Chine à la mer Caspienne. »

Que de perspectives à ce simple mot de CONFINS ! Il ouvrait le monde à l'illimité. Il l'agrandissait au-delà de la perception humaine normale. Chacun pressentait l'infini des chemins possibles.

Les jeunes têtes romantiques, en quête d'émoi, en frissonnaient. Les plus blasés, qui avaient pourtant remisé dans leur mémoire intime tous les voyages non accomplis, voulaient encore se croire libres de les réaliser plus tard.

La peur en freinait certains ; l'appel de la découverte en poussait d'autres hors de leur foyer, même ceux qui se pensaient casaniers.

Le Monde était un magnifique terrain de jeu qu'il convenait d'explorer profondément.

Mais quelque 800 ans plus tard, les confins se sont soudain étrangement réduits à RIEN. Dans les faits, ils se sont même transformés en infranchissables frontières. Ils se sont vidés de leur immensité : de la fenêtre à la porte d'un appartement ; de la boîte aux lettres à la barrière d'un jardin ; de nous à nous et attention, pas plus loin !

Tout s'est brutalement fermé. Le monde s'est recroquevillé sur lui-même tel un animal blessé pour souffrir seul.

Quelques âmes admirables ont endossé, malgré elles, le titre de « héros du quotidien » et tentent de sourire, masquées, devant des caméras encapuchonnées et des journalistes affairés.

Calfeutrés dans nos peurs, nous écoutons, sidérés, les gémissements de la planète, renonçant à nous lancer dans cette aventure noirâtre qui finira sans lauriers.

Certes, les nouvelles technologies se révèlent essentielles à la survie, presque magiques, empêchant peut-être des sauts dans le vide, des absences dont on risquerait de ne pas revenir.

Mais écrans ne riment pas avec sentiments et ce décalage étire le cœur.

Certes, le printemps habille la vie de tendres couleurs, de belle lumière. Mais l'air s'empuantit et on n'a pas plaisir à se laisser caresser par le vent. La vue, la vie des autres nous met en danger et l'on recule instinctivement comme un lézard affolé.

Faudra-t-il réapprendre à marcher, à parler ?

Les journées en boucle ont globalement toutes le même goût, un peu amer, un peu cendré. Même l'appétit s'amenuise ; Il ne s'agit que de survivre et d'attendre, pour revivre.

J'entends bien tous les donneurs de leçons, les supra-intelligences, les néo-altruistes, les philosophes du web qui pérorant et nous inondent de conseils bienveillants, ad nauseam. Je les mets au défi d'avoir, dans quelques semaines, relu *A la Recherche du temps perdu*, d'avoir ressorti leurs vieux pinceaux desséchés, dans une perspective d'assiduité ou d'être fin prêts pour un marathon.

Combien seront-ils à avoir su tirer de ce confinement, le meilleur d'eux-mêmes et à avoir assemblé, ne serait-ce que les 3 premières briques du mur de la Renaissance ?

Je n'aurais pas l'audace de me placer dans les rangs car cet immobilisme m'alourdit et m'endort.

Je prends un livre, j'écoute une chanson. Mais le cœur ? Bat-il à la même vitesse ? Apporte-t-il la joie à l'âme ? Pas vraiment, à mon avis. L'interdiction salit le plaisir.

L'année nous offrira peut-être un joli mois de Mai.

Ironiques, les cerisiers pousseront peut-être même l'audace jusqu'à donner beaucoup.

Mais nous dans cette valse ? Retrouverons-nous la vraie soif pour boire à pleines gorgées ce Temps retrouvé ?

Décentrés de nous-mêmes, saurons-nous revenir à autrui ?

Les mains retrouveront-elles les mains ? Les regards, les regards ?

Nous saoulerons-nous de présence et de mots, de partage et d'écoute, de musique, de parfums, dans une ivresse collective et unanime ?

L'encre de mon stylo sèche doucement sur le papier. Je voudrais entendre y battre le cœur de demain mais chaque lettre tracée s'alourdit d'une question sans réponse.

Il nous faut avaler cette attente, cette suspension, sans faiblir car nous sommes condamnés au Temps.

Rien n'est plus facétieux que ce Temps qui se moque bien de la façon dont il passe, nous ramassant au creux de sa main éternelle et s'amusant de nous, s'amusant tellement de nous....

V.G

L'ANTI -CO

A mes collaborateurs d'écriture

Notre **copilote*** nous invite à correspondre : le coquin !

Côtoyer cette collision
Quel manque de coquetterie.

Je préfère les coteries cocasses
Et les cotylédons que nous partageons

Copartager avec vous, copieusement, et avec connivence
Des colifichets colorés, des cotillons,
Plutôt que cette cochonnerie

Ce n'est pas une coquecigrue, ce CO là

A vos copies
Copieusement
Comme dit le copilote*

Cordialement
Courageusement
Confinez

Covérique

*Copilote : terme qu'il est nécessaire de remplacer par pilote....

MARTINE CLAUZIER

4 juillet 2015 Sud de la France.

C'est la canicule et je fête mon départ en retraite.

Les jours de juillet courent à vive allure, la vie bouillonne.

31 juillet 2015 Lyon.

C'est fini.

La famille, les amis se dispersent.

Août 2015 Lyon.

Je suis restée 10 jours chez moi.

Chagrin, émotions fulgurantes,

Et dans le silence

comme une évidence fugace

Un éclat de conscience.

MARIE-ALIX TILLOY

MON POT DE FLEURS

En arrosant mes plantes, ce matin
Je leur trouvais un petit air triste
Comme moi, elles me ressemblent !
Alors, j'ai pris un petit coton mouillé
J'ai essuyé chaque feuille
Elles brillaient, elles riaient
Et moi, je riais !
Entre les feuilles un gros bouton
Avait à me dire : merci !
Voyez que les fleurs parlent
Il suffit de les comprendre !!

27 Mars 2020

Confinée,
Mais pas oubliée,
C'est le prix à payer
Pour vite aller jouer
Sauter, danser
Ou jouer à chat perché

ATTENTION AUX AUTRES

Comment dire ce « gros merci »
À ceux qui manifestent leur présence.
Offrent leurs services, Famille, voisins.
Envoient des messages, Copains.
Donnent de leurs nouvelles, Amis et cousins.
Disent comment ils occupent leur temps,
Les enfants, les parents.
Racontent mille et une plaisanteries,

Chacun son imagination !
Merci de leur générosité,
Merci à ceux qui prennent le temps
De penser aux autres !!
Et surtout le manifestent !
Car on peut penser, c'est bien !
Mais il faut envoyer le message,
Pour atteindre la cible qui attend !
Avec tous ces moyens de communication
J'aimerais entrer dans le « club des amis mystérieux »



ET ALORS ! APRÈS !

Confinée derrière ma fenêtre
Par obéissance à la raison,
Je regarde le printemps arriver,
Et rêve aux beaux jours à venir !
Car, ils viendront ! c'est sûr !
Éloignant les miasmes de la contagion.
Et, si je passe au travers,
Je fais le projet, quand tout sera terminé,
De vous réunir tous, pour fêter
Le retour du bon air et de nos santés
Et aussi la fin des difficultés des travailleurs,
En nous retrouvant autour d'un bon repas,
En pleine nature, qu'on trouve sous les grands arbres,
En compagnie des chants d'oiseaux
Et des fleurs printanières, ou estivales !
Suivi ou précédé d'une promenade salutaire
En forêt où l'air chargé de bon oxygène

Regonflera nos poumons,
Nos corps, nos cœurs et nos esprits
De plein d'idées, d'espoirs,
D'un avenir riche de bons projets
Chacun présent à chacun,
Loin du tumulte de ce monde agité,
Nous respirerons ce bon air familial
Avant de reprendre le chemin
Que l'actualité avait un moment bousculé.

14 Mars 2020